

INTRODUCTION

C'est en 1973 que parut aux éditions du Seuil une première enquête sur la situation de l'Église catholique en Israël. L'ouvrage inaugurerait très symboliquement la nouvelle collection «Renaissance des Églises locales». L'auteur du volume, l'abbé René Laurentin, prestigieux chroniqueur religieux au *Figaro*, a accordé une part significative de son enquête à la constitution de l'Église d'expression hébraïque, dont la vitalité spirituelle l'avait marqué¹. La portée théologique de cette petite Église, insérée dans le peuple juif et priant en hébreu, semblait alors étrangement résonner avec l'orientation du second Concile de Vatican, où Laurentin siégea comme expert. «Scrutant le mystère de l'Église, le saint Concile rappelle le lien qui relie spirituellement le peuple du Nouveau Testament à la lignée d'Abraham», stipulait le paragraphe 4 de la déclaration conciliaire *Nostra Aetate*. Et c'est au cœur de ce mystère que semblait également germer la renaissance d'une Église d'expression hébraïque en Israël, constituée en majorité de Juifs convertis, et assumant pleinement une identité juive et chrétienne, sans exclusive, au cœur d'un État des Juifs.

Si l'ouvrage de Laurentin présente de grandes qualités, il n'en demeure pas moins tributaire de ses sources, essentiellement orales, et d'une approche journalistique. «Il faudra un jour écrire l'histoire de l'Église hébraïque en Israël», écrivait dix ans plus tard, en 1983, le P. Bruno Hussar (op), dans un livre de mémoires intitulé *Quand la nuée se levait... Juif, prêtre, israélien : un itinéraire*². Le présent ouvrage entend répondre à ce souhait, exprimé par l'un des fondateurs et des piliers de cette Église d'expression hébraïque en Israël.

Cette histoire débute en 1947 dans les milieux missionnaires catholiques de la Palestine mandataire, puis se prolonge dans le cadre du nouvel État israélien, avant de se confondre avec celle de l'Œuvre Saint-Jacques (OSJ) : une œuvre catholique fondée en 1955 pour assurer l'accueil et

¹ René Laurentin, *Renaissance des Églises locales : Israël*, Paris, Seuil, 1973, 176 p.

² Bruno Hussar, *Quand la nuée se levait... Juif, prêtre, israélien : un itinéraire*, Paris, Éditions du Cerf, «Pour quoi je vis», 1983, p. 74. Afin de simplifier l'écriture, nous avons adopté pour Bruno Hussar la dénomination de «Père» plutôt que «Frère» dans notre ouvrage.

l'encadrement spirituel des Juifs convertis, débarqués en Israël depuis la Tchécoslovaquie, la Bulgarie et la Roumanie dans un premier temps, puis de la Pologne et de la Hongrie à partir de 1956-1957.

Le présent volume se concentre sur les vingt premières années de formation de cette Église – de 1947 à 1967. Période pionnière pour la communauté catholique hébréophone, elle recoupe le temps de fondation et de consolidation de l'État israélien. De fait, les deux histoires s'entrecroisent – l'État israélien réagissant à la présence de missionnaires sur son territoire, tandis que les missionnaires catholiques, et les convertis qu'ils encadrent spirituellement, cherchent à définir leur place dans le nouvel État. Pour l'OSJ, ce fut une période entièrement consacrée à l'intégration nationale des catholiques – en majorité convertis – à la société israélienne.

De nombreux laïcs, hommes et femmes célibataires ou familles, eurent une place importante dans l'histoire de l'OSJ. Toutefois, cette histoire que nous proposons ici se concentrera avant tout sur plusieurs figures de religieux qui ont assuré, année après année, la cohérence et la pérennité de l'Œuvre. Ce sont en premier lieu les Frères et/ou les Pères Joseph Stiasny (nds), Élie Friedman (ocd), Bruno Hussar (op), Jean-Roger Héné (aa), Leo Rudloff (osb), Alfred Delmée (séculier), Daniel Rufeisen (ocd) et Jean Leroy (pfj)³. Tous sont aujourd'hui décédés. La disparition du Fr. Jean Leroy, plus connu sous le nom de Yohanah Elihaï, le 4 juillet 2020, invite à considérer la période pionnière, étudiée ici, comme définitivement close. Désormais l'historien doit s'interroger, avec la distance nécessaire, sur le projet de fondation d'une Église d'expression hébraïque, appréhendée dans toute sa durée et sa signification.

Les années 1947-1967 constituent deux décennies de vives réflexions à l'échelle de l'Église autour des objectifs et des moyens de la mission. La « mission aux Juifs » n'échappe pas à ces réflexions. Les plus jeunes religieuses de la branche des ancelles de la congrégation de Notre-Dame de Sion, par exemple, tendent à la fin des années 1950 à repenser le sens de leur mission, en dehors de tout prosélytisme, qui prend ainsi une direction tout à fait originale : elles considèrent notamment de leur responsabilité de susciter le sens de Dieu parmi les Juifs incroyants, afin de les

³ Les appartenances aux congrégations et Ordres religieux apparaissent sous forme de sigles dans le volume. En voici la signification : aa (Assomptionniste) ; nds (Religieux ou religieuse de Notre-Dame de Sion) ; ocd (Carme déchaussé) ofm (Franciscain) ; op (Dominicain) ; osb (Bénédictin) ; pb (Père blanc) ; pfj (Petit Frère de Jésus) ; psj (Petite Sœur de Jésus) ; sj (Jésuite) : sja (Sœur de Saint-Joseph-de-l'Apparition).

pousser à renouer avec le judaïsme. De jeunes religieuses, habillées en civiles, les ancelles de Sion, sont présentes en Israël à partir de 1958. Parmi elles, Sr. Françoise (Pastré) promeut cette ligne, non sans susciter des oppositions de la part de la génération plus âgée des ancelles, habituée à mener une forme d'apostolat pensé pour provoquer la conversion des Juifs. Dans le pays, les prêtres et religieux qui s'impliquent dans l'Œuvre Saint-Jacques s'engagent également dans une réflexion sur la nature de la « mission » qu'ils ont à mener. Mais au contraire des ancelles, qui collaborent avec eux, ils ont charge d'âme, et la responsabilité de maintenir une structure ecclésiale. Tout en tournant le dos au prosélytisme, jugé inopportun en Israël, ils s'inscrivent dans les débats de leur temps sur la « mission », laquelle justifie aux yeux de leur hiérarchie (Patriarcat latin et direction de leur Ordre ou congrégation) leur présence dans le pays. Seul le Petit Frère de Jésus se refuse à envisager sa présence sous les auspices de la « mission » : sa Fraternité, qui partage par ailleurs une spiritualité proche des jeunes ancelles, valorise le témoignage gratuit au milieu des populations. Sous l'influence des transformations que connaît, à l'échelon local et à l'échelon de l'Église, la notion de « mission », l'OSJ s'inscrit dans une logique de témoignage qui constituera après 1967 sa marque la plus élémentaire.

Cette évolution du positionnement vis-à-vis de la « mission » s'élabore dans un contexte agité. En effet, à peine constituée, l'Œuvre Saint-Jacques doit faire face à l'encadrement et l'intégration de familles mixtes, juives-catholiques, ou converties du judaïsme au catholicisme, qui fuient les pays communistes où sévit un antisémitisme d'État. L'OSJ doit également affronter une campagne antichrétienne de la part des milieux juifs orthodoxes d'Israël. La bonne volonté et l'enthousiasme suffiront-ils à dépasser les écueils qui ne cessent de se multiplier ?

Fort heureusement, les soutiens et les renforts ne manquent pas. En Israël même, ils viennent d'autres milieux juifs, laïques et moins religieux, qui acceptent de côtoyer ces catholiques qui ne cherchent pas à les convertir et témoignent de leur foi sans ostentation. Par ailleurs, la vie israélienne, encore au stade pionnier dans les années 1950-1960, attire des immigrants toujours prêts à vivre l'aventure d'un *kibboutz* ; quelques membres de l'OSJ font d'ailleurs l'expérience de cette vie communautaire. Ce sont autant de renforts qui viennent consolider les bases de la fragile Église d'expression hébraïque. Passées la mise en place de l'OSJ et les perturbations dues aux arrivées d'immigrants dans les années 1950, le contexte permet-il enfin une intégration dans la société ou bien ces catholiques parlant et priant en hébreu sont-ils condamnés à choisir entre

marginalisation et nouveau départ vers un pays occidental? Est-il possible à un catholique, converti du judaïsme ou non, d'être un citoyen israélien à part entière sans être assimilé à un arabe chrétien, lui aussi israélien? Les dilemmes sont nombreux parmi les laïcs, célibataires et familles, de l'OSJ; rester relève bien souvent de l'héroïsme. La persévérance et la confiance en l'avenir de l'État d'Israël suffisent-elles?

Bravant ces écueils, vaille que vaille, les cadres de l'OSJ s'organisent. Quatre *qehilot* (communautés) se constituent en paroisses vivantes, tant sur le plan spirituel qu'intellectuel. Les grands rassemblements lors des fêtes de Pâques, au couvent des Sœurs de Notre-Dame de Sion à Eïn Karem, dans la banlieue de Jérusalem, en fournissent la preuve. Religieux et familles se retrouvent régulièrement; la relève se prépare alors par la prise en charge des enfants dans les réseaux scolaires et catéchétiques.

Parallèlement, l'implantation de l'Église hébréophone se normalise dans le paysage religieux d'un État juif. Cette implantation suscite de vives questions théoriques et pratiques. Comment adapter l'apostolat et surtout la liturgie au nouvel environnement et aux pratiques des membres des *qehilot*? L'hébreu, langue officielle de l'État d'Israël et langage du quotidien, est-il adaptable à la liturgie romaine et latine?

Alors que l'Église de Pie XII se clôt en 1959, l'annonce d'un concile œcuménique suscite l'espoir de nouveaux soutiens parmi les membres de l'OSJ. Le P. Bruno Hussar, dominicain et membre fondateur de l'Œuvre, part pour Rome en 1964, avec le projet de soutenir le principe d'une déclaration conciliaire sur les Juifs. L'âpreté des débats que le P. Bruno Hussar doit affronter lors des sessions conciliaires est à la mesure des enjeux: l'accusation de déicide qui pèse sur les Juifs met à mal le dialogue entre les membres de l'OSJ et leurs voisins du quotidien; le poids d'une responsabilité collective des Juifs dans la mort du Christ est étouffant. La crédibilité de l'Église catholique en général et de l'Église d'expression hébraïque en particulier, auprès des Juifs et de l'État d'Israël, serait mise à mal si ces accusations n'étaient pas rejetées. D'autre part, l'implication d'un représentant de l'OSJ dans les décisions finales ne peut que servir la cause des catholiques d'expression hébraïque, surtout ceux qui sont convertis du judaïsme. Il importe que les décisions conciliaires annoncent un avenir plus serein pour la petite Église catholique hébréophone, et des relations plus apaisées avec le monde juif, israélien.

Peu de temps après le Concile Vatican II, la guerre des Six Jours bouleverse les rapports de force politiques dans la région et la disparition du mur qui séparait la vieille ville entre le côté jordanien et le côté israé-

lien rebat les cartes des relations entre les chrétiens et les Juifs. Et si la période pionnière de l'OSJ se clôt avec la victoire israélienne, il reste que l'œuvre continue son histoire au-delà de l'année 1967. Dans une partie conclusive apparaissent les grandes lignes de son évolution postérieure à la guerre de Juin ; nous montrerons de quelle manière se perpétue et se reconfigure son projet initial, dans le contexte d'une Église qui se prononce en faveur du dialogue inter-religieux, et s'interroge sur la signification de la renaissance d'une communauté hébreophone en Israël.